

À propos de la rencontre Nsae Idf du 13/03/2017

Commentaire de Jean-Bernard Jolly

Au-delà de l'énerverment ressenti face à un langage vide qui continue d'habiter les églises, il y a eu l'expression d'une souffrance profonde : celle de l'avoir pas su transmettre quelque chose de vital aux générations plus jeunes. C'est un ressort puissant, et largement partagé, pour se mettre en mouvement et se lancer dans une entreprise critique, qui s'appuie sur les capacités d'analyse et de discernement dont nous disposons grâce à la science moderne, dans les domaines que nous pratiquons, mais qui « fait peur » quand on l'applique au domaine religieux. Si bien que l'on accepte faute de mieux des énoncés dans lesquels on sait ne plus pouvoir croire, sauf moyennant une relecture de fond en comble. Mais s'il n'en restait rien au terme de l'opération ? Et l'effort exigé en vaut-il la peine ?

Car des autres l'attention se tourne vers nous-mêmes. De quoi avons-nous le désir, lorsque nous entendons reprendre ce qui est « au fond » de ce donné reçu qui nous tient à cœur parce qu'il est tissé de nombreuses circonstances de notre existence. Pourtant nous avons conscience qu'il ne peut pas être reçu ni compris. Tout naturellement, c'est sur la messe que se porte l'attention. Pourquoi est-ce « chiant » ? Est-ce que cela peut être autrement ? L'histoire de Michel sur les réactions de ces trois jeunes, rencontrés dans une famille amie, auxquels on le présente comme prêtre, est caractéristique de cette incompréhension dont le fait chrétien, typiquement centré sur messe, car c'est son acte public le plus universellement reconnu, est entaché, tant qu'il est pris dans l'extériorité. À travers des expériences comme celle-là, et l'on en fait tous les jours, on touche du doigt à quel point l'espace public, l'échange banal et quotidien, est hermétique à ce que nous dénommons la foi. Une autre expérience peut-être encore plus déroutante, que nous n'avons pas évoquée, est la reprise d'éléments chrétiens dans un sens exactement contraire à celui qui nous semble issu de l'Évangile, par exemple lorsqu'ils sont invoqués comme garantie de l'ordre social en place, comme piliers d'un pouvoir qui se prétend « la » civilisation chrétienne.

Alors est apparue, sans que l'on sache comment, dans la bouche de l'un de nous, l'étrange histoire de cette femme que des croyants indignés traînent devant Jésus pour qu'il s'associe à la condamnation à mort qu'ils ont déjà portée. Le travail de retournement se fait dans l'histoire elle-même, où les moralisateurs se trouvent renvoyés par Jésus à eux-mêmes. Mais aussi en chacun de nous, qui se trouve invité au même retour sur soi. Comme si, à travers les siècles et les générations, à travers le codage des récits qu'on a faits de ses actes, à travers la nébuleuse humaine qui a rayonné de son influence sans que l'on puisse jamais savoir ce qui s'est exactement passé, Jésus se manifestait comme le catalyseur de l'intériorité humaine, de la conscience qui joue d'une manière étonnante entre une initiative que rien d'extérieur ne peut commander, et la réalité dans laquelle cependant elle s'inscrit nécessairement. Rentrés en eux-mêmes, tous ces farouches promoteurs d'une loi extérieure n'ont rien d'autre à faire que partir discrètement. Et nous, pèlerins du 21ème siècle, qu'allons-nous faire de notre désarroi, face à notre impuissance à faire comprendre ce qui nous semble un trésor, en particulier face aux menaces insignes de ces temps où s'exacerbent les injustices, les violences liées à des intérêts meurtriers, la perspective de voir l'humanité se détruire et sa planète devenir invivable, dans l'inconscience des plus hauts responsables ?

Et nous en sommes venus à faire appel à nos propres expériences. Comme le dit la théologie de la libération, évoquée à travers cette rencontre des théologiens de langue hispanique à Boston, c'est à partir de la vie que l'on découvre les signes d'une libération possible, et qu'on se donne le

courage de leur donner force et efficacité. Nous ne sommes pas coupés des pauvres et des gens que l'on humilie, qui souffrent de la violence. C'est en eux que le ferment évangélique a par excellence la possibilité de devenir actif. Nous trouvons un écho à cette aspiration dans le texte des évêques de France qui invite à « retrouver le sens du politique » dans la mesure où il part résolument des sentiments d'insécurité et d'injustice qui traversent nos sociétés (on peut même dire qu'ils y sont savamment inoculés à travers un ensemble de conditionnements). Dans la même mesure où de nombreux « hommes de bonne volonté » de notre temps ont trouvé dans la parole du pape François et en particulier dans sa lettre « Laudato si' », une clé impressionnante de lecture pour le temps présent, avec des applications claires et immédiates, même si elles se heurtent à de puissantes oppositions. Ce va-et-vient entre l'intériorité et la conscience qu'il faut que « cela change » fait que l'Évangile n'est pas le propre d'un temps ou d'une culture, mais qu'il en appelle bien à l'humanité de l'homme.